

Title	ヴァレリーとカント
Sub Title	Valéry et Kant
Author	田上, 竜也(Tagami, Tatsuya)
Publisher	慶應義塾大学日吉紀要刊行委員会
Publication year	2002
Jtitle	慶應義塾大学日吉紀要. フランス語フランス文学 No.34 (2002. 3) ,p.3- 19
JaLC DOI	
Abstract	<p>Valéry et Kant : ce rapprochement peut susciter aujourd'hui encore une impression fortement négative. Représentant les philosophes , Kant était continûment en butte aux critiques implacables de Valéry , comme on peut le constater dans les Cahiers ou dans des oeuvres telles que Léonard et les philosophes. Pourtant , bien des textes montrent aussi que Valéry se confronta à la pensée kantienne avec une grande estime. Ses connaissances sur la philosophie transcendante sont , certes , loin d'être précises , et fourmillent de méprises trop faciles. Valéry avoue en effet vers la fin de sa vie : «J'ai peu lu de Kant ça et là , dans une vieille et mauvaise traduction , des pages de la Crit[ique] de la Raison pure» (C , XXVI , 783). Mais nul doute que ce livre , bien que lu de façon libre , était cher à Valéry dès la première approche vers 1900. Les Cahiers de cette époque (Carnet R/122 BIS , C. int. , II ; Dictée à Jeannae , C. int. , III) comportent de nombreuses analyses sur la première Critique , et témoignent d'une lecture attentive de la traduction de Tissot. Le nom de Kant figure dans la liste , notée vers 1891 , des philosophes et des savants que Valéry ne connaissait pas (NA , I , fo 222). Mais dès les années 1890 , quelques notes sur Kant jalonnent les Cahiers et les manuscrits , et apportent des preuves des contacts qui eurent lieu par plusieurs biais. Il y aura eu , par exemple , l'initiation par Eugène Kolbassine , fournissant à Valéry des connaissances de la pensée mathématique de Kant. Deux philosophes semblent encore importants , si l'on veut comprendre les biais par lesquels Valéry aborda le kantisme. Friedrich Lange , tout d'abord , avec son Histoire du matérialisme. La lettre à Gide du 27 novembre 1893 atteste la lecture de ce livre par Valéry. Ce philosophe postkantien développe , après Helmholtz , une théorie matérialiste kantienne , s'appuyant sur la psychologie physiologique et le déterminisme des phénomènes. Hoëne Wronski , que Valéry découvrit avant Lange , et sur lequel il laissa quelques notes de lecture , fut une autre approche de la pensée de Kant par Valéry. Wronski reproche à Kant et aux postkantien , d'avoir introduit une distinction fondamentale entre le savoir et la Chose en soi. Ce philosophe mystique propose de dépasser la connaissance limitée aux phénomènes , et d'atteindre par l'intuition de l'Absolu l'unité de la réalité. En outre , il conviendrait de tenir compte de la direction générale du courant d'idées de l'époque. Après l'effondrement de l'idéalisme spéculatif allemand , la philosophie s'imposait une attitude rigoureusement antispéculative et renouait avec Kant , en se jetant dans le criticisme. Presque l'ensemble de la philosophie de la seconde moitié du XIXe siècle imprégnait de cette tendance du retour à Kant , que ce soit par l'intermédiaire de Schopenhauer ou à travers les nombreuses écoles néokantien-nes qui se formèrent autour de 1870. Portant une attention particulière à la méthode psychologique , ce nouveau mouvement philosophique donna lieu à l'écllosion d'une psychologie expérimentale revendiquant son statut légal dans le monde scientifique , au même titre que la physique</p>

	naturelle.C'est ainsi que la psychologie empirique , née en Allemagne , connut un succès croissant , et exerça vers la fin du XIXe siècle une grande influence sur la psychologie physiologique en France. En retenant ces approches directes et indirectes , nous nous proposons ici d'examiner les réflexions que Valéry lui-même laissa dans ses écrits ; après avoir rappelé , dans leurs grandes lignes , les appréciations et surtout les reproches que Valéry adressa à Kant , à propos de la première Critique , nous essayerons de comprendre jusqu'à quel point le kantisme interférait sur le Système valéryen.
Notes	
Genre	Departmental Bulletin Paper
URL	https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN10030184-20020331-0003

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the KeiO Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

Valéry et Kant

TAGAMI Tatsuya

Valéry et Kant : ce rapprochement peut susciter aujourd'hui encore une impression fortement négative. Représentant les philosophes, Kant était continûment en butte aux critiques implacables de Valéry, comme on peut le constater dans les *Cahiers* ou dans des œuvres telles que *Léonard et les philosophes*. Pourtant, bien des textes montrent aussi que Valéry se confronta à la pensée kantienne avec une grande estime. Ses connaissances sur la philosophie transcendantale sont, certes, loin d'être précises, et fourmillent de méprises trop faciles. Valéry avoue en effet vers la fin de sa vie : «J'ai peu lu de Kant ça et là, dans une vieille et mauvaise traduction, des pages de la *Crit[ique] de la Raison pure*» (C, XXVI, 783)¹. Mais nul doute que ce livre, bien que lu de façon libre, était cher à Valéry dès la première approche vers 1900. Les *Cahiers* de cette époque (*Carnet R/122 BIS, C. int., II* ; *Dictée à Jeannie, C. int., III*) comportent de nombreuses analyses sur la première *Critique*, et témoignent d'une lecture attentive de la traduction de Tissot².

Le nom de Kant figure dans la liste, notée vers 1891, des philosophes et des savants que Valéry ne connaissait pas (*NA, I, f° 222*). Mais dès les années 1890, quelques notes sur Kant jalonnent les *Cahiers* et les manuscrits, et apportent des preuves des contacts qui eurent lieu par plusieurs biais. Il y aura eu, par exemple, l'initiation par Eugène Kolbassine, fournissant à Valéry des connaissances de la pensée mathématique de Kant³.

Deux philosophes semblent encore importants, si l'on veut comprendre les biais par lesquels Valéry aborda le kantisme. Friedrich Lange, tout d'abord, avec son *Histoire du matérialisme*⁴. La lettre à Gide du 27 novembre 1893 atteste la lecture de ce livre par Valéry. Ce philosophe postkantien développe, après Helmholtz⁵, une théorie matérialiste

kantienne, s'appuyant sur la psychologie physiologique et le déterminisme des phénomènes.

Hoëne Wronski, que Valéry découvrit avant Lange, et sur lequel il laissa quelques notes de lecture, fut une autre approche de la pensée de Kant par Valéry. Wronski reproche à Kant et aux postkantien, d'avoir introduit une distinction fondamentale entre le savoir et la Chose en soi. Ce philosophe mystique propose de dépasser la connaissance limitée aux phénomènes, et d'atteindre par l'intuition de l'Absolu, l'unité de la réalité⁶.

En outre, il conviendrait de tenir compte de la direction générale du courant d'idées de l'époque. Après l'effondrement de l'idéalisme spéculatif allemand, la philosophie s'imposait une attitude rigoureusement antispéculative et renouait avec Kant, en se jetant dans le criticisme. Presque l'ensemble de la philosophie de la seconde moitié du XIX^e siècle s'imprégnait de cette tendance du retour à Kant, que ce soit par l'intermédiaire de Schopenhauer ou à travers les nombreuses écoles néokantien-nes qui se formèrent autour de 1870. Portant une attention particulière à la méthode psychologique, ce nouveau mouvement philosophique donna lieu à l'éclosion d'une psychologie expérimentale revendiquant son statut légal dans le monde scientifique, au même titre que la physique naturelle. C'est ainsi que la psychologie empirique, née en Allemagne, connut un succès croissant, et exerça vers la fin du XIX^e siècle une grande influence sur la psychologie physiologique en France.

En retenant ces approches directes et indirectes, nous nous proposons ici d'examiner les réflexions que Valéry lui-même laissa dans ses écrits ; après avoir rappelé, dans leurs grandes lignes, les appréciations et surtout les reproches que Valéry adressa à Kant, à propos de la première *Critique*, nous essayerons de comprendre jusqu'à quel point le kantisme interféra sur le Système valéryen.

La négation des concepts a priori

Commençons par préciser la position que Valéry prend lorsqu'il aborde le kantisme : son interprétation est empirique, et prétend reconnaître pour fondement de la *Critique de la Raison pure*, «une expérience de psychologie—ou une observation interne» (*C. int.*, III, 515). Kant,

pris pour un psychologue, fait même à plusieurs reprises, l'objet de l'admiration de Valéry : «Je considère [...] Kant comme un très grand psychologue, un homme doué pour arrêter et saisir au vol ou percevoir dans leur indépendance instantanée, des moments précieux de la pensée» (C, V, 753).

Ce qui rebute Valéry est le fait que Kant se soit écarté de ces faits d'observation le long de son développement théorique. Les faits mentaux, passés à travers l'analyse kantienne lui semblent dépouillés de leur nature initiale et réduits à de «grosses apparences» (C. *int.*, III, 98) : «Les concepts et les catégories sont des résultats d'expériences intérieures—des résidus» (C. *int.*, IV, 393), constate-t-il. A la genèse des concepts kantien, Valéry croit voir une activité de l'imagination qui, partant de l'observation des faits particuliers, tend à les unifier avec des notions plus générales : «Les concepts sont des unités et ces unités sont découvertes par l'imagination» (C. *int.*, IV, 393).

Or, Kant admet la dérivation empirique et psychologique des concepts, envisagée par Locke et Hume, et, dans le cadre d'une "question de fait", il y voit tout de même les «premiers efforts de notre faculté de connaître, pour s'élever des perceptions particulières aux concepts généraux» :

«Cependant l'on peut chercher dans l'expérience, par rapport à ces concepts, comme par rapport à toute connaissance, sinon le principe de leur possibilité, du moins les causes occasionnelles de leur naissance ou manifestation, puisque les impressions des sens fournissent la première occasion de développer toute la puissance cognitive par rapport à elles, et de constituer l'expérience qui contient deux éléments très différents, savoir : une *matière* pour la connaissance et qui est fournie par les sens, et une certaine *forme* pour ordonner cette matière, laquelle forme dérive de la source interne de l'intuition pure et de la *pensée*, entrent en exercice et produisent des concepts»⁷.

Mais Kant veut aller plus loin que cette explication et, afin de dépasser les limites de l'expérience, demande qu'on reconnaisse les concepts

comme condition *a priori* de la possibilité de l'expérience. La *Critique de la Raison pure* poursuit ainsi la déduction *a priori* des concepts à titre d'une "question de droit".

L'interprétation psychologique du kantisme n'est pas la position originale de Valéry : pour certains postkantians, comme Friedrich Beneke, la philosophie kantienne est la promesse d'un grand système de la science interne, fondé sur la genèse psychologique des concepts. F. Lange aussi adopte un tel psychologisme vis-à-vis de la philosophie de Kant. En admettant la théorie kantienne des formes de l'intuition et du jugement, Lange attribue la découverte de ces formes non pas à une déduction *a priori*, mais à une induction empirique : «Il [Kant] ne voyait pas que sa méthode de la découverte de l'*a priori* ne pouvait réellement être autre chose que la méthode d'induction»⁸. Appuyé sur le matérialisme physiologique, Lange va jusqu'à dire que ces formes *a priori* sont des conditions obligées par l'organisme de la sensibilité.

Valéry se prononce contre la norme de l'*a priori*, et sa démarche consiste à réduire la genèse des concepts au processus de généralisation ; et ce processus, comme il n'a pas d'autre moyen de se réaliser et de se fixer, renvoie à l'usage des signes et, finalement, au langage. Les critères des *a priori* kantians, la nécessité et l'universalité, sont considérés comme une généralité accordée par le langage : «La généralité n'apparaît qu'avec les symboles. La nécessité n'est possible que par les symboles—comme résultant des conventions *maintenues*. C'est la fidélité à une convention» (*C. int.*, IV, 332). On ne pense pas l'universel, affirme Valéry, on ne peut que l'écrire.

Valéry définit le concept surtout comme signe qui appartient ou qui se prête à des classifications. Le concept est «la signification des mots ou signes considérée sous le rapport de sa classification» (*C*, X, 209). C'est seulement dans le système ordonné des signes que le concept peut fonctionner et conduire le raisonnement logique : «Concept est la fonction des signes par quoi seulement ils impliquent et sont impliqués» (*C*, XI, 93) ; «Concept est ce en quoi un mot peut entrer dans un raisonnement» (*C*, VI, 694). Conventionnel et arbitraire, le concept ne joue d'une cohérence que dans le système artificiel des signes : «"Concept—conceptuel" veut dire (à mon

avis)—*écriture*, notation, convention, qui ne touche pas aux choses—d'où *fausse homogénéité*» (C, XVI, 310).

Valéry ne nie pas que toute pensée scientifique qui traite «un cas particulier par des moyens généraux» (C. *int.*, VII, 252), repose inévitablement sur le procédé de la généralisation et, donc, entraîne le risque de s'éloigner de la réalité : «Il n'y a pas de science du particulier... Certes. Mais supposé qu'il n'y ait pas de réalité du général—alors entre la science et la réalité restera toujours un espace nuisible... le domaine de précision des mesures» (C, V, 184). S'il y a pour Valéry des concepts utiles et légitimes, ce sont des abstraits représentant des propriétés exactes d'un fait, et servent d'outils de leur classement : «Concept—Dans une chose ce qui permet de la combiner/compter/classer» (C, IX, 256). Mais tandis que la science maintient encore la mise en relation avec les faits de nature, les termes philosophiques, y compris les concepts kantien, sont dépourvus de possibilité d'opération. D'où vient en somme «l'erreur de la philosophie» que Valéry accuse tout au long de sa vie, et qui consiste à «croire au langage et à la possibilité d'en tirer autre chose que... du langage» (C, XXVII, 686). Valéry tranche : «Les résultats vraiment précieux de Kant, on peut les atteindre par une simple enquête sur le langage, et d'ailleurs le manque chez lui de cette analyse vicie ou empêche beaucoup de ses résultats» (C. *int.*, III, 515).

Au point de départ de la réflexion valéryenne sur le langage, nous constatons l'idée de sa fonction essentielle : la "transitivité", rôle instantané et local de l'information. Tel mot n'a une signification que dans un contexte et doit s'effacer une fois le message transmis. Le vice le plus habituel des philosophes, selon Valéry, réside dans la volonté de figer ce mouvement transitoire, de prendre «des mots en soi» (C, XII, 502) et même de les rendre substantiels. L'impasse de la philosophie vient de ce qu'elle hypostasie les mots et, de surcroît, cherche des significations qu'elle présuppose derrière eux. Valéry condamne à diverses reprises cette attitude philosophique : «En général, le philosophe se dit—L'existence de tel *mot* prouve que quelque chose est sous ce nom. Étudions cette *chose*—et d'accumuler les *raisonnements*» (C. *int.*, IV, 58) ; «Le philosophe cherche à définir des mots—déf[inition] de *choses*, car il croit pouvoir

atteindre une essence au fond du mot» (C, XIII, 613).

Ce qui distingue la science de la philosophie, selon Valéry, est la conscience claire de cette nature transitoire des mots : les concepts scientifiques ne sont utilisés qu'à titre provisoire, comme instrument pour définir un ensemble cohérent des faits observés, tandis que la philosophie prend les concepts «pour fermes et définitifs» (C, VIII, 358). Kant lui aussi est victime de cette illusion «métaphysique» : il «croyait aux concepts», alors qu'«on ne fait que les traverser» (C, XIII, 372). Les concepts kantien, ancrés dans la langue ordinaire, impliquent des ambiguïtés amplifiées par l'entassement historique des sens. Le temps et l'espace, par exemple, que Kant présente comme conditions formelles *a priori* de la sensibilité, n'ont que des sens variés, suivant le contexte dans lequel ces mots sont employés.

Le processus d'une mauvaise abstraction courante parmi les philosophes constitue, à cet égard, une pierre d'achoppement. Car, si on abstrait une notion à partir de faits particuliers, la voie de retour aux faits est coupée, et l'esprit tend à élaborer sur des signes un système autonome qui, à son tour, s'accroît à travers l'unification des idées. Ainsi, tout système transcendantal kantien n'est qu'un système de symboles, établi sur l'ordonnance fautive⁹. Le «schème» kantien est interprété dans le même contexte : c'est un expédient philosophique pour pallier le désaccord entre le concept et le fait de nature : «Le psychologue n'est qu'un observateur. D'où la mésentente avec le philosophe—car jamais un concept ne fut observable. [...] [D]'où l'invention par le second de moyens termes entre le concept et l'observable (schèmes)» (C. *int.*, V, 59). En défigurant la définition par Kant : «monogramme de l'imagination *a priori*, par lequel et suivant lequel seul les images sont possibles»¹⁰, Valéry prend ce double corrélat de l'intuition et du concept pour un simple principe unificateur d'images : «Le schème de Kant n'est qu'un usage de l'image, une généralisation. Ce schème est en relation rationnelle avec l'image. D'après Kant c'est une *règle* de la synthèse de l'imagination—/ C'est : ce qu'il y a de commun à ∞ images désigné par 1 image—c'est-à-dire symbolisé» (C. *int.*, IV, 211).

Les catégories, quant à elles, «n'ont aucune existence que didactique»

(*C. int.*, III, 522), c'est-à-dire toute verbale. Valéry en parle comme d'une «[c]lassification transcendantale—c'est-à-dire formelle, étendue à toute la connaissance en tant que matière d'expression» (*C.*, III, 718). Certes il est à noter que cette systématisation formelle de la structure de l'esprit apparaissait à Valéry mériter, en elle-même, tous ses éloges : «Kant, philologue—habile interpréteur autoritaire des dissociations logiques *possibles*—scolastique du réel—très apte à dénicher la place de lois nouvelles et à mettre de la rigueur dans les séparations de fonctions» (*C. int.*, V, 82)¹¹. Mais en tant qu'instrument de la pensée, les catégories n'ont aucune utilité, car elles doivent finalement leur fondement à un classement des notions, logique et conventionnel. La «division [de Kant] est soigneuse—mais trop verbale. Il n'a pas eu de défiance du langage. Il a cru que le mot était une division sûre» (*C. int.*, III, 515). Ne correspondant pas à des pensées réelles et particulières, les catégories «ne constituent pas une mesure—» (*C. int.*, III, 522), c'est-à-dire manquent d'opération efficace. En somme, «le vice de la Critique-Kant est la non-considération préalable du langage» (*C.*, XXVI, 545). Valéry multiplie ces reproches non seulement sur les *a priori* mais sur toute démarche de la *Critique de la Raison pure* : «Tout problème qui mène à des antinomies est construit à l'aide d'abus de langage» (*C. int.*, IV, 329) ; «Tout Kant suppose, en réalité, une croyance latente à la valeur absolue, surnaturelle du *langage*. C'est là ce qu'il baptise *Noumène*» (*C.*, XXVI, 784).

La mise en cause des jugements

Une autre accusation valéryenne porte sur la notion de jugement qui est, pour Kant, le travail essentiel de l'entendement : processus mental associant deux représentations, et établissant entre elles un rapport d'égalité ou d'implication ; chaque connaissance se construit à partir de deux termes, qui se font le sujet et le prédicat. Ce que Valéry met en cause est cette démarche kantienne de raisonner aux propositions : «Il [Kant] a cru que le jugement était parce qu'on peut le parler et le former en parole [...]. Mais le jugement doit être rigoureusement caractérisé dans son *existence*» (*C. int.*, VI, 34).

Valéry remarque d'abord que la façon de penser aux propositions

existe uniquement sur le plan verbal. Si on juge suivant la proposition $A = B$, c'est que le langage lui impose la répartition : «On voit [...] le jugement particulier comme entièrement dépendant d'une certaine subdivision donnée [par] le langage—ou *un langage*» (*ibid.*). Tout langage ordinaire ne pouvant se soustraire à la nature arbitraire, cette subdivision procède de «conventions [...] sous-entendues ou inconscientes qui constituent un certain *langage*» (C, XXVI, 60). Le langage tend à subdiviser l'unité insécable de la pensée et à produire des sujets factices de jugements : «Ces jugements ne sont des jugements que par le langage qui les décompose artificiellement. En eux-mêmes ils sont une unité» (C. *int.*, V, 225). Ensuite, une proposition comporte une analyse préalable par laquelle on a décomposé un ensemble de phénomènes en des éléments abstraits¹². Au niveau de la formation, une proposition est déjà une pensée bien orientée. Anticipant ainsi sur la conséquence, le jugement n'est qu'une tautologie.

Cette réflexion s'étend encore sur la distinction entre les jugements analytiques et synthétiques. Kant les définit comme suit : les premiers reposent sur l'inclusion nécessaire et *a priori* du concept d'un prédicat dans le concept d'un sujet ; les seconds sur un lien contingent et, normalement, *a posteriori* des termes, de telle sorte qu'ils augmentent notre connaissance. Pour Valéry, cette distinction tient elle aussi à des conventions arbitraires du langage. «Un jugement», écrit-il, peut «être “analytique” ou “synthétique” sans que cela soit mentalement exact. Pour le démontrer, il suffit de supposer que certains mots existent ou n'existent pas et reconnaître que l'on peut alors être contraint d'exprimer analytiquement/synthétiquement une notion primitivement synthétique/analytique» (C. *int.*, III, 44). Si Kant dit que le concept de “pesanteur” n'est pas impliqué dans celui de “corps”, «on peut concevoir une langue dans laquelle l'idée de *poïds* serait inséparable de celle de *corps*» (C, XXVI, 60).

Valéry reprend fréquemment, comme objectif d'attaque, cet exemple du jugement synthétique : tous les corps sont pesants. Il faut noter cependant que ce reproche se fonde sur une lecture imprécise : Valéry prend cette formule pour un jugement synthétique *a priori*, alors que Kant la présente comme un simple jugement synthétique *a posteriori*¹³. Le

kantisme est compris de façon approximative, et les raisonnements qui s'en suivent reposent sur cette méprise initiale. Il est à souligner, donc, que Valéry s'en prend ici aux notions de nécessité et d'universalité, que comporte selon lui cette proposition.

Le reproche par Valéry se porte contre l'illusion de pouvoir associer deux idées étrangères dans leur essence l'une à l'autre : «Kant m'enseigne que je puis penser à ce corps sans penser à son poids. Qu'est-ce que cela prouve? Le peu de valeur de cette pensée ou proposition—qui se peut satisfaire d'une image incomplète...» (C, V, 628) ; ou encore : «“Tous les corps sont pesants” *Synthèse a priori*, d'où l'on peut déduire que l'idée qu'on a des corps est incomplète. Il y aurait donc quelque chose de constant dans les corps qui serait absente [*sic.*] de l'idée que j'en ai. La définition ne conviendrait pas à tout le défini? L'idée que j'ai d'une chose contiendrait un caractère essentiel à titre variable, accidentel?» (C, V, 781). C'est dire que les jugements synthétiques *a priori* présupposent un manque ou une incertitude de la définition du sujet ; quelque élément, inaperçu auparavant, vient s'ajouter à cette définition pour la modifier une fois pour toutes. Alors, «les sujets seraient en voie de transformation perpétuelle, et on serait en droit de les définir après d'une nouvelle manière. En effet comment penser un sujet sans penser tel attribut qui *toujours* y est attaché?» (C, V, 860).

Valéry tente de dévoiler le non-sens de ce procédé en examinant de près la formule en question. Mis en rapport avec les données mentales, les termes de la proposition sont éclairés dans toute leur ampleur. Le prédicat d'un jugement synthétique se réduit alors à une des connotations du sujet, compte tenu de tous les niveaux d'impressions qu'il évoque. La notion de “pesanteur” se révèle, au même titre que “l'étendue”, un des attributs possibles de “corps” : «tous les jugements où entre un mot comme “les corps” par exemple doit être sévèrement pesé [*sic.*]. On voit alors que ce mot est substitué comme sens, par les images d'étendue, couleur etc. Il réveille aussi résistance etc. —Mais comme j'ai primitivement forgé ce concept de corps, avec des impressions où entrait la pesanteur—je *puis* dire les corps sont pesants—» (C. *int.*, IV, 394).

La facticité des jugements synthétiques résulte, aux yeux de Valéry,

du fait qu'on a construit un raisonnement sur des mots, tels "choses", "pesants", dont les contours ne sont pas nets et qu'on ne peut pas isoler exactement. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à substituer à ces termes leurs acceptions véritables : «Analyse rigoureuse de : tous les corps sont pesants. / *tous* ne peut être pensé ici—en effet je puis imaginer des corps sans poids. / *les corps*. Je n'imagine que des images de plusieurs domaines. / Un corps serait alors *défini* comme groupe d'images telles. / *pesants*—image de pression et effort contraire. / Cette phrase que conserve-t-elle?» (*C. int.*, IV, 211). Un jugement synthétique ne reflète jamais la pensée telle quelle ; il est une spéculation artificielle sur des mots abstraits. «Un jugement synthétique est toujours arbitraire—C'est l'acceptation ou l'imposition de conditions arbitraires et irrationnelles» (*C. int.*, IV, 395).

Ces arguments, quoique fondés sur des méprises fondamentales, ont le mérite d'éclaircir la position de Valéry : une interprétation psychologique de la thèse kantienne. Prise comme telle, une proposition constitue un événement mental qui doit sa signification à des expériences. Vrai ou faux, un jugement est une opération toujours *a posteriori*, car «un jugement *a priori* ne peut jamais être représenté» (*C. int.*, IV, 395). On ne peut d'accorder de réalité à cette norme qui, hors de l'expérience et d'une façon nécessaire et universelle, unifie et justifie les intuitions. «Contre Kant», affirme Valéry, «je prétend que la soi-disant nécessité des jugements synthétiques *a priori* n'est que verbale. Elle ne peut être pensée, car la pensée ne connaît d'autre nécessité que celles d'ordre représentatif» (*C. V*, 696) ; «La vraie pensée n'est-elle pas à la fin toujours un jugement particulier, et à la fin, un non-jugement?» (*C. V*, 730). La condamnation du kantisme porte, dans ce cas encore, sur son éloignement des faits particuliers : «Rien de réel n'est universel... et peut-être rien de réel n'est nécessaire! C'est toujours une imagination, une falsification, un acte d'arrondir que de généraliser et de *nécessiter*» (*C. V*, 730) ; ou encore :

«Le passage du particulier au général est-il réel?

Critiquer Kant. Les jugements sont formes verbales.

Qu'y a-t-il sous ces formes—

Pas d'images mais des transformations d'images.

Tous les hommes sont mortels n'a pas de sens déterminé—on ne peut le séparer de : 1 homme est mortel» (*C. int.*, VII, 229).

«La position de Kant n'est pas nette entre le logique et le psychologique» (*C*, V, 860) : ainsi se plaint Valéry. Mais cette optique qui admet chez Kant uniquement son côté psychologique, nous paraît évidemment tendancieuse. En fait, la *Critique de la Raison pure* ne doit jamais être lue comme de la psychologie et pour cette raison sa philosophie se nomme "transcendantale". Elle vise à dépasser la réflexion empirique, et parvenir à l'origine de l'expérience, sans s'appuyer sur aucun donné sauf cet unique principe qu'est la Raison pure. On peut reprendre ici la célèbre formule : «quoique toutes nos connaissances commencent *avec* l'expérience, ce n'est point à dire qu'elles *en* procèdent toutes»¹⁴. Toute la *Critique de la Raison pure* développe l'idée que l'esprit façonne l'expérience, que ce qui lui est fourni du dehors est une matière amorphe de connaissance et que l'esprit l'organise, l'adapte à ses exigences propres. Dès que la réalité profonde, "Chose en soi", entre en rapport avec l'esprit, celui-ci la transfigure, applique ses formes et ses catégories, construit des "phénomènes". Ces phénomènes sont donc l'œuvre de l'entendement, tout pénétrés de l'ordre que l'esprit se plaît à retrouver en eux.

En refusant la déduction et la synthèse *a priori*, Valéry annule d'emblée l'objet principal de la *Critique de la Raison pure*, qui pose cette question : "*Comment des jugements synthétiques a priori sont-ils possibles?*". Kant veut y chercher le fondement de la science objective comme Mathématique pure et Physique pure, et encore la possibilité de la Métaphysique en tant que Science. L'accusation valéryenne contre le kantisme nous semble révéler tout de même, d'une façon négative, l'enjeu du Système qui, lui aussi, se voulait être une méthode scientifique.

La philosophie à l'état naissant

Pour établir son propre Système, Valéry se propose de redonner la valeur pure à la philosophie, valeur qui demeure, après qu'on en a ôté tous les éléments appuyés sur la convention. Il ne cesse de proclamer

l'ambition de réaliser ce qu'il appelle même la «vraie philosophie» (*C. int.*, IV, 52) fondée sur des opérations déterminées :

«En remontant à la Source, l'analyse de Kant dans ce qu'elle a d'essentiel se réduit à une sorte d'expérimentation psychologique qui consiste à se demander : Ceci est-il concevable? Cela peut-il se penser séparément?—Et ceci peut-il se penser en unité avec cela?

Or ce procédé—peut-être l'unique—a toutefois ce point vulnérable : que concevoir, imaginer etc. n'y sont pas très nettement définis—ni distingués.

C'est en quoi je suis persuadé que la même analyse peut être refaite en distinguant systématiquement d'abord les éléments psychologiques divers» (*C*, V, 686).

Annonçant sa méthode, Valéry renverse la démarche kantienne : «Kant part du jug[emen]t synthétique et cherche à l'expliquer. Il le prend pour problème ; C'est une méprise. Il faut remonter à l'intuition, voir comment elle est décomposée dans tel système de notation, par exemple le langage ordinaire—passer alors à la synthèse» (*C. int.*, VII, 257). Ainsi s'énonce le premier principe : ramener tout à l'intuition initiale, au point zéro des réflexions philosophiques : «Les philosophes nous cachent la philosophie à l'état naissant, et cela seul qui au fond m'intéresse» (*C*, V, 753). A cette expérience initiale, succède l'adoption d'un certain système de notations, dont la validité doit être toujours réexaminée.

Ce système de notations se présente comme la notion-clé de la théorie valéryenne de la connaissance. Appliqué au phénomène comme grille d'interprétation, ce système ne s'ajuste pas aux données telles qu'elles sont ; au contraire, il contraint leur représentation. Chronologiquement, l'expérience ne se donne jamais que déjà construite par ce système pré établi ; elle ne peut donner que ce qu'elle a déjà reçu. Texte inachevé de 1904, le *Mémoire sur l'attention*¹⁵ décrit ce processus de connaissance :

«Nul doute que l'expérience seule puisse augmenter notre savoir. Mais cet événement particulier que je dois prendre pour obstacle ou

pour élément du développement d'une certaine connaissance ne peut être saisi que par l'instrument d'une *notation*.

L'accroissement de notre savoir consiste à retenir certaines propositions de préférence à d'autres, —les unes et les autres étant formées de termes qui appartiennent au même système de notations. L'expérience peut fortifier les unes et infirmer les autres, mais elle ne peut altérer aucun des termes dont elles sont faites, ni le système de ces termes, ni enfin les règles de combinaison qui servent à les unir et qui sont réciproques de leur pluralité. Quelles que soient les propositions de l'expérience leurs éléments préexistaient à l'état libre, dans un ensemble—comme les mots dénoués dans un lexique ; et leurs formes préexistaient disponibles et vides. Mais au lieu que l'expérience (c'est-à-dire une proposition entre autres) ne peut déranger ce système préétabli—dans lequel toutes les propositions sont possibles également, —ce système une fois choisi, commande l'aspect et la conséquence de l'expérience, car il s'imprime aux phénomènes, et tout d'abord les rapporte à sa structure, dans un temps qui précède nécessairement toute proposition» (*C. int.*, VI, 232)¹⁶.

Les résonances kantiennees sont très sensibles dans ces phrases qui paraissent presque la copie des phrases initiales de la *Critique de la Raison pure*¹⁷. Afin de distinguer son système d'avec les *a priori* kantien, Valéry ajoute qu'il faut entendre que cette préexistence n'est pas métaphysique—mais résulte simplement de la notation» (*MSA*, f° 101). Mais l'allusion n'en est pas moins évidente : ce système circonscrit les objets de la perception et délimite la possibilité de la connaissance. Nous y remarquons une adaptation par Valéry de la "Révolution copernicienne", qui, au lieu de faire tourner le sujet autour de l'objet, fait tourner l'objet autour du sujet. Tout porte à croire que Valéry essaie ici de rectifier la notion kantienne d'*a priori*, en la réduisant à un système de notations, utilisé comme instrument de penser.

Que l'esprit ne puisse connaître que ce qu'il a déjà choisi, montre que le monde, dans la totalité de ses dimensions, échappe toujours à la prise ; il accepte maintes propositions, puisqu'aucune ne le définit com-

plètement. Le réel est là, inclassable et inqualifiable : «Le signe le plus clair du réel est peut-être l'impossibilité de comprendre ; —de deviner la suite— ; de circonscrire. /La "réalité"—ce qui est capable d'une infinité de rôles, d'interprétations, de points de vue» (C, V, 260). Certes, Valéry est doté d'un certain regard qui, en des moments privilégiés, lui permet de toucher directement à cette apparition originelle du monde : «Ma faculté—voir facilement les choses comme dénuées de *sens*, le sens étant une valeur donnée par moi à des choses» (C. *int.*, VI, 60). Mais la saisie intellectuelle ne peut jamais atteindre «l'intérieur de la chose» (C, V, 381), et reste à la surface de celle-ci. Tel quel, indéterminé, le réel n'est compréhensible que par rapport à un point de vue particulier et à une série de notations : «les phénomènes, inintelligibles par eux-mêmes, peuvent recevoir des significations, devenir *comme actifs*, être divisés et conservés, etc. —en tant seulement qu'ils peuvent être notés» (MSA, f^o 102). Ce réel, en deçà duquel se déroulent les activités intellectuelles, et avec lequel l'esprit ne peut avoir qu'un contact partiel¹⁸, c'est, en somme, «presque l'antique *substance*» (C, V, 381). Nous y voyons naturellement une coïncidence, sans doute consciente, avec des "Choses en soi"¹⁹ :

«Je distinguerai deux mondes, deux vicissitudes de la connaissance.

L'un dans lequel chaque chose est *soi*, et se représente elle-même—c'est-à-dire qu'elle ne *signifie* rien, elle est, elle agit—

L'autre est le monde des notations, c'est-à-dire qu'une loi simple adjointe au précédent monde, le transforme et le multiplie—rend possible l'illusion conceptuelle» (C. *int.*, IV, 147).

Valéry souligne dans le *Mémoire sur l'attention* que la connaissance scientifique commence par adopter un système quelconque de notations parmi d'autres : «Le premier mouvement de la Science [...] /Refaire séparativement ce qui a été fait confusément. /Il faut revenir à l'informulé— /c.à.d. au point d'où n notations sont possibles— /Il faut choisir—arbitraire» (MSA, f^o 150) ; ou encore :

«on applique au monde des phénomènes quelque système de symboles

au moyen desquels on regarde et on agit sans jamais perdre de vue les pouvoirs et les instruments élémentaires qui se retrouvent en toute circonstance et en toute chose [...]. Toute image devient alors une forme, c'est-à-dire une dépendance momentanée d'éléments qui nous appartiennent d'avance [...]. <il n'y a pas de science si l'on n'a pas institué [...] dans une opération indépendante, les règles arbitraires de la science. C'est dans l'arbitraire que la science se prépare à faire des lois—c'est par l'arbitraire qu'elle est possible>> (C. int., VI, 239).

Le système de notations n'a pas de vérité en soi, mais «peut être établi d'une foule de manières : on peut tirer du même ensemble d'impressions un nombre indéfini d'objets de pensée différents» (MSA, f° 102).

A cet égard, il ne serait pas sans fondement de placer la position valéryenne sous le signe du “conventionnalisme”, illustré par Poincaré et qui entraîna, au début du XX^e siècle, des débats considérables. Cette attitude vis-à-vis de la théorie physique se résume par l'expression de “commodité” : on ne peut dire qu'une théorie est vraie, mais seulement qu'elle est commode. Selon Poincaré : «*Le fait scientifique n'est que le fait brut traduit dans un langage commode*»²⁰. Poincaré appelle “images” l'objet scientifique aperçu dans une représentation intellectuelle. Ces objets ne comportent pas valeur de réalité, parce qu'une image peut être remplacée par une autre qui soutienne les mêmes relations. La valeur de la science est affirmée et fondée sur le caractère stable des relations. Les hypothèses, les images scientifiques, perdent le caractère d'évidence que Descartes exigeait d'elles. Toute leur justification dépend de la vérification ultérieure des conséquences qu'on en tire, et nullement d'aucune évidence intrinsèque.

Valéry lui aussi remarque qu'un système quelconque de notations est choisi d'une façon arbitraire, par le seul critère de la commodité. Chaque système ou modèle n'a pas d'évidence *a priori* ; sa légitimité est constatée après son application aux données : «Il y a x manières de représenter—je m'arrête à celle la plus souple—qui sera donc la plus rigoureuse» (MSA, f° 146). Absence d'évidence, caractère provisoire, ce sont des traits des notations scientifiques. Valéry dira plus tard à propos de la science²¹ :

«*Elle est l'ensemble des recettes qui réussissent toujours ; FAITES CECI ET CELA ADVIENDRA.*» Et il manifeste sa position conventionnaliste dans son entreprise de la représentation des fonctions humaines : «Il s'agit de représenter l'humain à l'humain—de façon conforme» ; en ajoutant : «l'homme à l'homme de la manière la plus conforme et la plus commode» (*MSA*, f° 145).

Et pourtant, ces images théoriques construites pour rendre compte des phénomènes mentaux, ne sont pas seulement commodes, mais doivent être plus ou moins vraies, proches de la structure de l'expérience. Pour qu'une connaissance soit légitime, elle doit être garantie par le rapport référentiel et la fixité des significations ; ce principe de l'identité constitue, chez Valéry, un des critères essentiels des notations scientifiques. La Psychologie formelle valéryenne tend ainsi à trouver le cadre où les phénomènes pourront être classés, à formuler des unités et des lois de représentation, toujours en partant de l'expérience, et en maintenant les correspondances référentielles entre les données et les notations.

Valéry s'acharne manifestement contre la métaphysique qui, selon lui, «est faite de remarques et observations mal notées» (*C. int*, VII, 250). Néanmoins il est indéniable que l'auteur des *Cahiers* voulait situer sa méthode vis-à-vis de la philosophie de Kant. On peut même constater qu'il a pu mettre sur pied son Système grâce à l'adoption de certains cadres de penser issus du kantisme : la délimitation du champ de recherche aux fonctions finies de l'être humain ; la constatation de l'inintelligibilité du monde tel quel ; et l'ambition d'une systématisation formelle de la pensée. Sa volonté de couper court à la convention philosophique trahit le fait que ces idées kantienne structuraient jusqu'au plus profond son Système. Valéry lui-même ne s'en cache pas, tant s'en faut. Il était bien persuadé que sa tâche consistait à «sauver la Philosophie» (*C*, XVI, 25) et à la refaire.

Notes

¹Sauf indications spéciales, les références aux écrits de Valéry sont les suivantes :

Œ, I, II = *Œuvres* I, II, Paris, Gallimard, (Coll. Bibliothèque de la Pléiade), 1957 et 1960.

C = *Cahiers*, fac-similé intégral, t. I à XXIX, Paris, C.N.R.S., 1957-61.

C. int. = *Cahiers*, édition intégrale établie, présentée et annotée par N. Celeyrette-Pietri, J. Robinson-Valéry et R. Pickering, Paris, Gallimard, I-VIII, 1987-2001.

MSA = *Mémoire sur l'attention*, BNF ms, N. a. fr. 19021.

NA = *Notes Anciennes* I-IV, BNF ms, N. a. fr. 19113-19116.

²*Critique de la Raison pure*, par Emmanuel Kant, traduite de l'allemand, sur la 7^e édition par C.-J. Tissot, Paris, Ladrangé, 1835. A la suite de cette lecture de la première *Critique*, Valéry s'approcha en 1901, de la *Critique de la Raison pratique*, qu'il dut, à la demande de son patron Edouard Lebey, «digérer [...] entre autres choses» (*Correspondance de Paul Valéry et Gustave Fourment, 1887-1933*, Paris, Gallimard, 1957, p. 160). On lit d'ailleurs une réaction à la *Critique de la faculté de juger* dans un cahier de 1903 (Cf. C. int., VI, 20).

³Dans la lettre du 2 décembre 1894, en répondant à une question posée par Valéry, ce professeur de philosophie présente l'explication détaillée d'un passage des *Prolegomènes*, à propos de la notion d'espace.

⁴Traduit de l'allemand par Pommerol avec une introduction par D. Nolen, 2 vol., Paris, C. Remwald, 1877-1879. Nous avons utilisé la même traduction mais d'une autre édition : *Histoire du Matérialisme et critique de son importance à notre époque*, 2 vol., Paris, Schleicher Frères (Les chefs-d'œuvres des grands philosophes), 1910-1911.

⁵Il n'est d'ailleurs pas possible de négliger l'impact que ce psychophysiciste de grande renommée eut sur Valéry. En effet, ayant connu dès sa jeunesse la *Théorie physiologique de la musique*, Valéry se réfère constamment à la théorie positive de la connaissance de Helmholtz, notamment à propos des problèmes de l'espace et de l'imaginabilité.

⁶Le nom de Kant figure dans une note de lecture, écrite très tôt, sur Wronski (NA, I, f^o 214). Pour la parenté entre la pensée de Valéry et celle de Wronski, voir N. Celeyrette-Pietri, «Valéry et Wronski», in *Paul Valéry, Musique, Mystique, Mathématique*, Presse universitaire de Lille, 1993, pp. 150-159.

⁷E. Kant, *op. cit.*, p. 154.

⁸F. Lange, *op. cit.*, p. 35.

⁹Cf. C. int., IV, 392.

¹⁰Kant, *op. cit.*, p. 219.

¹¹Il arrive même qu'à l'instar de Kant, Valéry compose ses propres «tables des jugements» (C. int., II, 56, 269-270) ; il faudrait davantage le compren-

dre comme un jeu gratuit ou un exercice de l'esprit, qu'une quelconque volonté de la déduction *a priori*.

¹²Cf. *C. int.*, VII, 257.

¹³Cf. *C.*, XV, 479 : «Kant— (1) T[ou]s les corps sont étendus analyt[ique] / (2) T[ou]s les corps sont pesants=synthétique *a priori*».

¹⁴E. Kant, *op. cit.*, p. 35.

¹⁵En participant au concours du prix Saintour, organisé par l'Académie des Sciences morales et politiques, Valéry rédigea ce texte vers 1904. Les dossiers conservés à la Bibliothèque Nationale de France en sont un second manuscrit. (N. a. fr. 19021). Ce deuxième état du mémoire est publié, en annexe, dans le tome VI de l'édition intégrale des *Cahiers*.

¹⁶Écrit sous le signe du kantisme, le *Mémoire sur l'attention* a une portée qui dépasse une monographie du sujet : l'attention, et veut plutôt être un traité général de la connaissance scientifique : «Les problèmes de l'attention dépendent d'un problème plus général qui concerne tous les états possibles dans lesquels un être vivant peut être observé. /Ces états diffèrent quant à la *forme* et au nombre des «lois» ou liaisons existant entre certaines parties [...] dans l'être» (*C. int.*, VII, 53).

¹⁷Cf. le début de l'introduction de la *Critique de la Raison pure*, traduction par Tissot : «Nul doute que toutes nos connaissances ne commencent par l'expérience : car, par quoi la faculté de connaître serait-elle donc portée à s'exercer, si ce n'est pas les objets qui affectent nos sens, et qui, d'un côté, occasionnent par eux-mêmes des représentations, en même temps que, de l'autre, ils excitent l'activité intellectuelle à comparer ces objets, à les unir ou à les séparer, et à mettre ainsi en œuvre la matière grossière des impressions extérieures, pour en composer la connaissance des choses, connaissance que nous appelons expérience? Nulle connaissance en nous ne précède donc l'expérience, et toutes commencent avec elle» (p. 35).

¹⁸Cf. *C.*, V, 378 : «Le réel serait le tout dont ce que nous percevons est la partie.»

¹⁹Cf. *C. int.*, VII, 77 : «le confus, l'informe—sur quoi on ne s'arrête pas—qui ne ressemble à rien mais qui montre mieux [que l'esprit] le moyen, la structure, la chose-en-Soi».

²⁰H. Poincaré, «La science est-elle artificielle?» in *La valeur de la science*, Paris, Flammarion, coll. Champs, 1970, p. 161.

²¹*Vues*, Paris, La Table Ronde, 1948, p. 56.